

Journal des traducteurs Translators' Journal

Note sur la langue et les forces économiques

Jean-V. Dufresne

Volume 2, numéro 3, 3e trimestre 1957

Traduction et refrancisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061374ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061374ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufresne, J.-V. (1957). Note sur la langue et les forces économiques. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(3), 97-100.

<https://doi.org/10.7202/1061374ar>

NOTE SUR LA LANGUE ET LES FORCES ÉCONOMIQUES

Jean-V. DUFRESNE, Montréal

Que les forces économiques aient été de tout temps la dominante de l'histoire, on ne saurait aujourd'hui le nier. A la lumière de la science économique moderne, il apparaît que le comportement de l'homme aux époques les plus reculées de l'histoire et même de la préhistoire, fut largement conditionné par le besoin de l'échange. Si le jeu des forces économiques est pour nous l'évidence même, il n'en a pas été toujours ainsi, l'économie comme science étant une manifestation de l'ère moderne. Pour inconnue qu'ait été cette science dans les siècles passés, elle n'en réglementait pas moins, bien avant l'apparition de la monnaie, le comportement de l'homme dans la presque totalité de son ensemble. Le primitif qui échange de l'albâtre pour du silex ne s'en doutait peut-être pas, mais il effectuait une opération commerciale authentique, à laquelle la science n'a eu en somme que le mérite de donner un nom.

LA LANGUE n'échappe pas plus que les autres manifestations humaines au jeu des forces économiques. L'histoire nous enseigne comment elle a pu se propager à la faveur d'une invasion; comment, fine alliée de l'aristocratie, elle sut s'imposer au langage encore grossier d'un peuple à la recherche de l'instrument de sa pensée. La langue française ne s'est jamais mieux propagée qu'à une époque où la civilisation française atteignait son apogée, c'est-à-dire à cet instant de l'histoire où langue et civilisation deviennent à jamais indissociables.

Si la langue anglaise, aujourd'hui, semble à son tour se propager dans le monde avec une rapidité plus grande qu'au siècle passé, il ne faut pas en conclure, pas plus que de l'histoire de la civilisation française, du reste, que les peuples où elle exerce son influence ont après des siècles enfin compris que l'anglais est la langue par excellence, que c'est son mécanisme qui se prête le mieux à la pensée de ces peuples, que ceux-ci l'ont élue "par acclamation" et qu'en moins d'un demi-siècle, elle finira par se substituer aux langues maternelles du monde entier. Cette substitution reste évidemment possible, mais plutôt en vertu d'une loi qui veut qu'un état de siège qui dure trop longtemps finit par susciter avec la langue étrangère une familiarité entre combattants qui dès lors est l'aveu d'une défaite, et non pas, comme on a pu le prétendre, en vertu d'une sélection naturelle pure et simple. On pourrait fort bien dire que la substitution d'une langue est en quelque sorte la conclusion d'un accord qui a pu mettre des siècles à s'élaborer : il n'a jamais existé, que l'on sache, de "substitutions" spontanées.

Un pays exportateur, dont la suprématie économique s'exerce dans tous les champs de la production des biens, est susceptible d'exporter, outre ses produits, le vocabulaire dans lequel ils ont été créés. Il en est

de même pour un pays qui, sans posséder la suprématie économique, possède tout au moins dans un champ donné une spécialité industrielle à ce point distincte qu'elle s'impose d'elle-même à l'attention du consommateur étranger.

Ce phénomène de l'exportation de la langue parallèlement à l'exportation du produit n'est pas aisément vérifiable. Elle ne peut d'ailleurs se manifester tangiblement que grâce à un concours de circonstances qu'on pourrait qualifier de "linguistiques", favorisant l'éclosion d'un milieu propice à l'influence de la langue du pays exportateur, milieu d'autant plus réceptif qu'il comporte un élément de permanence.

La prédominance économique des pays anglo-saxons, d'où provient le gros de la production industrielle dans le monde libre, la recherche qui s'y poursuit plus rapidement qu'ailleurs grâce à un outillage dont d'autres pays, historiquement tout aussi créateurs, se trouvent démunis à l'heure présente, constituent les lignes de forces d'une poussée économique favorisée par le besoin dans lequel se trouvent fatalement les pays producteurs de découvrir de nouveaux marchés, ainsi que par un affaiblissement correspondant des pays importateurs.

La France, où la langue jouit pourtant d'une autonomie aussi grande que possible, et d'où proviennent notamment de nombreux termes militaires relatifs à l'armée, la marine et à l'aviation⁽¹⁾, effectuée depuis la dernière guerre plusieurs emprunts à la langue "américaine", et ce surtout depuis la guerre de Corée. Dans nombre de publications françaises à grand tirage, — et le magazine est ici un barème plus fidèle que le roman, — on aura noté nombre d'emprunts comme *BREN CARRIER* pour désigner une auto-chenille de reconnaissance et de combat légère dont le seul armement consiste en une mitrailleuse probablement inventée par un monsieur Bren; *CARRIER*, ellipse du mot composé *PLANE CARRIER*, pour désigner un porte-avions; *TASK FORCE*, pour désigner les escadrilles de bombardement de choc de l'aviation des U.S.A.; *COCKPIT*, pour désigner ce que carlingue définit bien; *DOG FIGHT*, combat entre avions de chasse que "escarmouche" illustre parfaitement, *DOG FIGHT* signifiant un combat désordonné, au jugé, avion contre avion, chacun choisissant son adversaire dès l'instant où il est en position de tir, par opposition à un combat en formation; des calques comme *WAGON VOLANT*, pour traduire "flying boxcar" — il ne s'agit ni dans une langue ni dans l'autre d'un wagon de marchandises, mais l'Américain est plus facilement pardonné, le rapprochement par l'image étant plus souvent le fait d'un certain infantilisme linguistique, semblable en ceci au gribouillage historié chez l'enfant; *EN DEUXIEME MEILLEURE*, alors que *EN DEUXIEME* ou *DEUXIEME* aurait constitué un gain sur *SECOND BEST*; *ZONE OPERATIONNELLE*, qu'on semble préférer à *zone d'opération* qui rend parfaitement *OPERATIONAL ZONE* et est plus français.

Les mêmes observations peuvent être notées au sujet du vocabulaire sportif, largement anglais, qui continue de dominer dans presque tous les pays étrangers. Les jeux d'invention authentiquement anglo-saxonne sont nombreux, variés, très populaires, et ils ont trouvé faveur dans un

¹ *FUSELAGE* est un emprunt à la langue française (a sleek fuselage) qui remonte à l'époque où la France dominait le champ de la recherche aéronautique.

très grand nombre de pays qui, en les important, ont également hérité de leur vocabulaire. Il n'est pas nécessaire d'en citer des exemples. Le hockey, au Canada français, présente une exception qui n'a rien de paradoxal, puisque, sans être un jeu d'invention canadienne-française, il a pris naissance en Amérique à la fois dans un milieu linguistique français et anglais, chacun possédant pour ce jeu un vocabulaire distinct, les commentateurs répétant chaque samedi soir la leçon et faisant ainsi office de pédagogues singulièrement compétents. La description d'une joute par René Lecavalier a quelque chose de si authentiquement français (LANCER FRAPPÉ) qu'il est permis de conserver quelque espoir !⁽²⁾

Le phénomène s'est produit en sens inverse dans le domaine des arts plastiques et graphiques, dont le vocabulaire international est peuplé d'emprunts à la langue française, même dans des pays où les arts ont tenu ou tiennent encore une place importante. Le vocabulaire de la musique est demeuré italien jusqu'à nos jours, mais la démocratisation de la culture musicale par le disque et la radio semble favoriser une terminologie distincte dans chaque pays, ce qui ne fait que prouver que l'Italie musicale ne domine plus comme telle et que, musicalement parlant, tous les pays se suffisent de plus en plus à eux-mêmes. L'évolution musicale elle-même influence le vocabulaire, et si la terminologie italienne se rattache plutôt à une tradition musicale bien déterminée, la présence d'une musique moins conventionnelle tend à rejeter ce qui pourrait l'apparenter à ce dont précisément elle tend à s'éloigner.

Mais les exceptions sont nombreuses. Elles viennent confirmer la règle, si l'on veut, et nous rappellent également que les lignes de force sont multiples qui influencent la langue, et que celle de l'économie n'est qu'une parmi tant d'autres. Ainsi, dans le domaine de l'imprimerie, on aura souligné l'exception *OFFSET*. La France et la Suisse possèdent sur les pays anglo-saxons une avance très nette, particulièrement dans le procédé *OFFSET* et l'héliogravure, cette dernière étant d'ailleurs d'un usage assez peu courant en Amérique. Ces procédés, donc, ont été mis au point, perfectionnés, dans un pays de langue française, et il n'est pas rare aussi de rencontrer, dans le vocabulaire anglais de l'imprimerie, des emprunts à la langue française, quoique le mot *OFFSET* offre précisément une contradiction notoire. Même en France, il est utilisé à la place de *ROTO-CALCOGRAPHIE*. Ce mot comporte trois notions, est beaucoup plus clair que *OFFSET*, auquel on peut prêter de nombreuses définitions : "Compenser, contrebalancer, décentrer, chevauchement (overlap), etc." Mais, linguistiquement, *ROTOCALCOGRAPHIE* n'est pas fonctionnel. *ROTO* implique bien la notion de rotation ; *CALCO*, celle que veut rendre *offset*, calque, "reporter de, à" ; et *graphie*, écriture. On ne pourrait espérer de mot techniquement plus complet, et pourtant, par un besoin instinctif plus qu'intellectuel, "offset" s'est implanté dans le vocabulaire français de l'imprimerie et des arts graphiques, contrairement à cette tendance voulant que le pays dominant dans une sphère spécialisée exporte, en même temps que le produit, le vocabulaire qui le définit. Ceci nous amène de nouveau à penser que le jeu des forces économiques dans la langue n'est qu'un facteur, et qu'il en existe plusieurs autres suscep-

² Cf. *Vie et Langage*, Mai 1957.

tibles de le modifier ou même de le combattre et de neutraliser son influence.

L'une de ces autres lignes de force, c'est le besoin instinctif de s'exprimer "fonctionnellement". Eliminons par exemple un mot essentiel de la langue; interdisons-en l'usage sous peine de sanction sévère; un autre aura tôt fait de le remplacer. Loi irréductible dont on ne tient pas toujours compte et qui joue sans même avoir à recourir à l'interdit. Un produit nouveau lancé sur le marché sans une acceptation suffisante suscitera automatiquement la naissance de mots tendant à déterminer ce produit. Le choix des marques de commerce est fonction de cette loi. Une marque déplaissante abaisse considérablement les probabilités d'achat de ce produit.

Le mot *FUELLE* peut fournir un exemple. L'absence de mot français pour désigner *FUEL OIL*, en supposant que *huile de chauffage* ne soit pas approprié, a donné naissance à cet horrible invertébré qu'est le mot *FUELLE*. Un mot opposé à la notion de la chaleur, puisqu'il ne l'implique en rien, un mot qui en outre sonne comme *FLUETTE*, un mot anti-euphonique, et dont, au reste, on ne peut dire s'il est masculin ou féminin. Affichant, en outre, ses origines évidentes (*FUEL*) avec un sans-gêne qui n'est pas à la gloire de son inventeur.

Mais voilà, à cause de l'absence de tout mot pouvant rendre *FUEL* (en supposant toujours que *huile de chauffage* n'existe pas), s'est manifesté, gauchement, par le truchement de l'ouïe, ce besoin instinctif du mot fonctionnel, besoin qui s'exprime d'autant plus primitivement qu'il est d'usage courant, et qui, probablement, est voué à passer dans la langue.

Le mot *PETROIL* fera peut-être aussi son apparition dans le vocabulaire français, s'il n'y est pas déjà⁽³⁾, à moins qu'on ne songe tout de suite à rendre en français, et d'une manière intelligente, concise (on est tenté de dire "publicitaire"), la notion du mélange d'essence et d'huile pour les moteurs à deux temps. L'usage de plus en plus courant de la moto et du *SCOOTER* en suscitera certainement un. Que sera-t-il : *péthuille* ? ... *calohuille* ? ...

Sans doute, ne faut-il pas s'alarmer outre-mesure devant cette invasion des mots étrangers. Bien au contraire, elle est le signe d'un état collectif de réceptivité, et le mobile qui pousse un peuple à vouloir chercher ailleurs ce qu'il possède souvent chez lui n'est pas tellement étranger de celui qui incitait jadis les explorateurs à lever les voiles vers des continents nouveaux.

Je crains beaucoup plus pour un peuple qui, sous prétexte de conserver la "pureté" de sa langue, évite les rapprochements salutaires que procurent l'échange et le dialogue avec une culture étrangère.

Ce problème est particulièrement aigu au Canada, du fait que le peuple canadien-français est systématiquement retranché de sa source culturelle la plus valable, c'est-à-dire la France. Reste aussi au Canada des éléments de culture anglo-saxonne dont certains voudraient bien que le peuple se retranchât, mais dont le rapprochement, on commence à l'admettre, est inévitable. Le français au Canada ne sera international, c'est-à-dire *CONTEMPORAIN*, que si nos liens avec la source de culture traditionnelle sont un jour renoués. Si l'influence américaine pèse au Canada français, ce n'est pas seulement de son propre poids. Elle ne fait en quelque sorte qu'occuper une place vacante depuis deux siècles.